



Théâtre
Antoine
Vitez

Textes des rédacteurs professionnels sur le spectacle *Andromaque*, mise en scène de Frédéric Poinceau

Les étudiants de master en parcours «Rédacteur professionnel» (ESPE-Aix-Marseille Université) ont assisté à la répétition générale d'*Andromaque*, lundi 22 février 2016.

Ils vous livrent les exercices de style que cette expérience de spectateurs privilégiés leur a inspirés.



Andromaque

Du 23 au 27 février 2016

Mardi 23, Vendredi 26, Samedi 27 à 20h30

Mercredi 24 à 19h00

Jeudi 25 à 14h30 (complet)

Création universitaire

D'après le texte de **Racine**

Mise en scène : **Frédéric Poinceau**

Cie **Les travailleurs de la nuit**

Avec les **étudiants du cursus théâtre**

d'Aix-Marseille Université

Le parcours rédacteur professionnel est une formation unique dans la région PACA. Il s'inscrit dans une dimension internationale en partenariat avec l'Université de Sherbrooke (Canada). Il forme des professionnels capables de répondre aux missions les plus diverses dans le domaine de l'écrit.

L'Histoire se répète. Les destins tragiques de la Grèce antique surgissent du passé. L'Amour, la Raison et le Pouvoir fabriquent les mêmes héros impuissants face à la fatalité. Dans la Rome des années soixante, les pierres du palais voient ressurgir ces passions déchaînées. Les pierres parlent et voudraient bien modifier le cours des choses. Mais il est déjà trop tard.

(Destins) Gravés dans le marbre !

Colonne 1

Chères pierres, fragilisées par le temps et les hommes, avez-vous vu comme moi ?

Colonne 2

Oui, chères âmes sœurs, nous avons vu...

Fronton du temple

Oui ! Du plus lointain je les ai vus arriver et s'approcher.

À nouveau, nos pierres vont murmurer, espérer, vibrer ! Andromaque, Pyrrhus, Oreste, Hermione...

Colonne 1

Qu'ils sont jeunes, qu'ils sont beaux ! Quel plaisir de voir à nouveau des pas fouler le marbre, s'y arrêter, y prendre force...

Colonne 2

Certes ! Mais des pas si fragiles, si hésitants ! Tout le minéral frémit déjà de ce qui se noue entre eux sans qu'ils ne sachent vraiment pourquoi ! Bientôt viendra le tournant, le moment des choix...

Fronton

Hélas ! Quel lourd héritage doivent-ils à nouveau porter sur leurs épaules... Mais il m'a semblé que cette génération plus que les autres en a assez de répéter ici encore le même écho ! Moi aussi d'ailleurs ! Ne pourrait-on pas...

Colonne 1

Que dis-tu ? Veux-tu te taire ! Comment oses-tu braver les mânes ? Toi, le plus haut, celui qui porte à la vue de tous la gloire de nos dieux ! N'oublie pas que celui-là, Racine, comme tous les précédents, depuis Eschyle, Sophocle et Euripide, a tenté d'y mettre son empreinte... Mais Dionysos y a mis bon ordre ! Rien ne peut changer le cours de la fatalité !

Colonne 2

Calme-toi vieille pierre radoteuse ! Il a raison ! Regarde-les ! Un peu d'indulgence ! Avez-vous remarqué ? Ils triment leur conscience comme un sac de pierres. Elle est là à s'agiter dans un coin. Soit elle cherche un autre chemin, soit elle voudrait y aller tout droit, pour que tout s'arrête plus vite. Ils la chassent. Mais elle revient à chaque fois avec un peu plus d'oppression ! Allez ! Un peu plus d'espoir ne ferait pas de mal de temps en temps !

Colonne 1

Un peu plus d'espoir ? Ils se suffiront à eux-mêmes pour y croire tous, chacun à leur tour ! Si nous soufflons le moindre petit air de légèreté impromptu, c'est un cataclysme qui viendra sur nos propres têtes !

Colonne 2

Regarde-les ! Dans leurs tenues d'enfants gâtés du XX^{ème} siècle, ils sont encore moins bien armés que leurs ancêtres ! Ils veulent sourire à la vie ! Comment pourraient-ils trouver une autre issue ? Ami, confidente, suivante, ne les entendent-ils pas ? Ils sont là pourtant pour les guider, les épauler. Depuis tant de siècles, rien n'y fait ! Amour impossible, devoir imposé. Si un petit espoir, une petite lueur les menaient sur une autre voie ?

On pourrait au moins se dire qu'on a fait quelque chose pour les aider !

Colonne 1

À quoi bon faire durer la torture... Laissez-moi profiter du silence avant la tempête ! Il va falloir encore retenir les cris, sécher les larmes, supporter le bruit des lames sortant de leurs fourreaux. Et pour finir, absorber toutes ces flaques empourprées.

Fronton

Effectivement, ils ne le savent pas encore, mais ils vont souffrir. Et ils n'aiment pas cela ! Pourtant il le faut ! Avez-vous entendu leur conscience ? Comme ils sont empêtrés d'eux-mêmes ! C'est l'époque qui veut ça sans doute ! Ils côtoient la folie et l'inconstance.

Colonne 1

Ils ont peut-être encore plus peur que leurs prédécesseurs ? Une peur insurmontable d'eux-mêmes, de leurs ancêtres, de cet amour qui les déchire... ?

Fronton

Allons ! Que notre marbre les endure à la douleur...Regardons-les s'avancer !

[Myriam Lequeux]

Témoignage délirant d'une psychotique âgée de 23 ans, Nathalie B., qui, après avoir assisté à la représentation d'Andromaque du lundi 22 février 2016 au théâtre Antoine Vitez, trouve le chemin de la guérison. Les procédés de mise en scène autant que le scénario de la pièce de Racine, en raison d'effets de résonance avec la vie de la patiente, semblent être les facteurs de la dissipation partielle de sa pathologie.

Les mots se mélangent dans ma tête – brumes – brumes des antidépresseurs et des autres cochonnetés que je gobe depuis quelques années parce qu'ELLES ont décidé que j'étais malade, c'est vrai que j'ai essayé plusieurs fois d'« attenter à ma vie » – attenter, Ah ! Ah ! – comme si on faisait un attentat contre un homme politique ou quelqu'un de célèbre quand on s'attache des fils de fer aux poignets et qu'on les fourre dans une prise électrique (il paraît qu'il faut lécher les petits trous pour rester collé, mais ça je ne le savais pas encore à l'époque), j'ai pris le jus ce jour-là, j'ai vu trente-six chandelles mais je ne suis pas morte, ça n'a pas marché, et quand Fred a déboulé dans le salon, son regard, d'un bleu si particulier qui me rendait dingue, s'est posé sur les fils de fer et il s'est mis à rire, rire, RIRE, ce connard, et il m'a dit « il te reste le balcon, si tu veux vraiment crever », on habitait au 8^{ème} étage d'un immeuble Haussmannien – qu'est-ce qu'on en a à foutre qu'il ait été Haussmannien ou Renaissance ou Second empire, des fois j'écris des trucs je ne sais même pas pourquoi – mais il faut que je continue à écrire parce que les blouses blanches, ELLES ont dit que ce que j'ai vécu en allant voir la pièce de théâtre *Andromaque* est vraiment particulier, « une première dans l'histoire des psychoses maniaco-dépressives », a postillonné la bouche aux lèvres turgescentes et violacées du directeur du Centre Psychiatrique où je suis en villégiature, « en villégiature à perpète » comme dit ma pote Stéphanie, celle qui a buté ses mioches parce qu'elle pensait qu'ils cherchaient à se réintroduire dans son ventre comme des *aliens* – *Alien* avec des films comme ça on s'étonne après que les gens z'aient un cafard dans la boîte à sel, une sauterelle dans la vitrine, un rat dans les corridors, c'est pas comme le théâtre et faudrait qu'il y ait plus d'*Andromaque* et moins d'*Alien*, comme ça les gens pourraient guérir au lieu de dérailler de la moulinette –, mais faut dire aussi que si j'ai guéri, c'est parce que le scénario de la pièce ressemble beaucoup à ce que j'ai vécu avec ce salopard de Fred – ça « fait écho avec le schème événementiel de pensées négatives qui a induit ta psychose », a érucité la bouche desséchée et ravinée de rides de la chef de service (moi aussi je peux vomir des longs mots en prenant des airs savants comme les blouses blanches) –, Fred je l'aimais comme une dingue, ses boucles blondes ressemblaient à des herbes folles sous un soleil de juillet, ses petites fossettes roses à des souris aux commissures des lèvres, ses yeux bleus à des piscines de luxe dans un quartier chic de Los Angeles, son corps à mon Ken préféré de quand j'étais petite, mais lui, il s'en foutait de moi, c'était Julien qu'il aimait, Julien et son long corps souple, Julien et ses étirements sensuels au réveil de la sieste – je voyais Fred le regarder en douce, l'œil vibrant de désir et d'amour –, Julien et sa petite démarche déliée, élancée, dansante comme celle d'une mouche, Julien et ses yeux d'un vert acéré, acidulé, si spécial, Julien et ses moustaches longues, duveteuses et soigneusement nacrées : Julien me volait l'amour de Fred et, en plus de cela, n'arrêtait pas de me draguer, parfois même devant Fred, il se frottait à mes jambes, essayait de se lover contre moi quand j'étais dans le canapé, et Fred, évidemment, lui, il ne disait rien, il regardait ça comme un mioche qui a trop mangé de gâteau et qui trouve que tout est beau autour de lui, et quand je gueulais que je n'en pouvais plus de Julien, que c'était lui ou moi, il me répondait « t'as qu'à te casser, je ne rêve que de ça » ou « si j'avais pas peur que tu te foutes en l'air, je me serais déjà taillé avec Julien il y a longtemps de ça », alors j'ai fait plusieurs tentatives

de suicide, pour essayer d'en finir avec cette situation de MERDE, mais je n'ai jamais réussi mon coup, à croire que je n'avais pas vraiment envie d'y arriver, que je voulais juste « attirer l'attention sur mon état de détresse », comme articulent les sales petites bouches racrapotées des blouses blanches, et un jour où j'étais sévèrement amochée au Xanax, plus whiskies, plus Lexomil (et je crois même un cacheton d'ecstasy qui trainait dans un fond de tiroir, de l'époque où Julien n'était pas encore entre Fred et moi, de l'époque où on faisait la fête : c'était le bon vieux temps – *dear old time*) j'ai pris Julien par la peau du cou et je l'ai jeté du 8^{ème} étage de l'immeuble Haussmannien où l'on créchait – de ce putain de 8^{ème} étage duquel Fred m'avait dit tant de fois « Bé ! vas-y, saute... Tu sauteras pas, ton truc, c'est les tentatives et là, t'es sûre de réussir, alors tu sauteras pas » – et Julien, il a voltigé drôlement dans les airs avec ses jolis yeux verts et ses pupilles acérées par la peur, et on dit que les chats retombent toujours sur leurs pattes, mais c'est pas vrai, en tout cas, pas Julien ; Julien, lui, il est retombé sur les fesses, perpendiculairement au sol, et il a fait une jolie tache rouge, une tache qui avait la forme de mon malheur, et une grosse dame a crié dans la rue et tout un tas de gens se sont précipités pour voir la forme qu'avait la tache de mon malheur, mais j'ai pas pu voir la suite, car Fred m'a fichu une dérouillée en criant « Connasse, connasse, t'as buté Julien ! » et s'il criait comme ça, je savais bien que c'était pas parce que c'était un *maine coon* et qu'il valait vachement cher, mais parce que c'était la SALOPERIE de chat que lui avait offert son EX, son EX avec laquelle il arrêta pas de me bassiner, son EX qui était si intelligente et qui faisait de la recherche dans un laboratoire de biologie médicale, alors que moi j'étais juste au RSA, son EX qui faisait si bien les quiches, alors que moi j'étais une quiche à la cuisine, son EX qu'il aimait encore, mais qui n'en – Ah ! Ah ! – avait PLUS RIEN À FOUT' DE SA POMME ! Et ce connard, quand il a eu fini de me dérouiller, il a pris ses cliques et ses claques et il a claqué la porte et je l'ai plus revu ; après, c'est le *black-out*, les bouches tordues et grimaçantes des blouses blanches z'ont dit que j'étais descendue dans la rue moitié dénipée en alpaguant le chaland à qui mieux-mieux dans les boui-boui du *center-town*, à raconter à tout l'monde que j'avais buté Julien et tout un tas de discours incohérents – « logorrhée », « verbigération » et « glossolie paraphrénique », comme qu'ELLES disent, les blouses blanches –, et c'est un peu comme quand j'ai vu *Andromaque* au Théâtre Antoine Vitez (même que j'ai eu le droit d'y aller accompagnée par un « membre du corps médical », et là je vois toujours un pénis gonflé dans une blouse blanche en train de marmonner des mots savants par son petit prépuce de bouche), quand les acteurs se sont pointés et qui z'ont commencé à parler, Oreste qui prenait Pylade dans ses bras et qui lui disait des longues tirades tout en rimes, sur leur amitié et leurs retrouvailles, sauf que les tirades, z'étaient pas incohérentes comme les miennes, mais chantantes et pures comme l'eau d'une cascade, si bien que dans ma caboche les choses sont devenues plus claires, surtout qu'il y avait deux Oreste qui parlaient, un peu comme dans ma tête où, des fois, je sens qu'il y a d'autres personnes qui s'agitent et qui me murmurent des trucs dans les oreilles et qui, parfois même, parlent avec ma bouche craquelée pour dire des choses que je ne pense pas, et j'ai souvent essayé d'expliquer ça à Fred, mais il ne m'a jamais cru, « t'es complètement siphonnée, ma vieille » qu'il disait en faisant des gros yeux et en agitant les mains comme un épouvantail dans le vent de la raison, mais dans *Andromaque* « la mise en scène est construite autour de doublons d'acteurs », comme a crachoté la bouche gluante de la blouse blanche qui m'accompagnait, et il y a deux Oreste, deux Hermione, deux Pyrrhus et deux Andromaque, et tout le monde a trouvé ça normal – je veux dire, les spectateurs n'ont pas fait les gros yeux ni agité les bras comme des épouvantails

dans le vent de la conformité (mais après tout qu'est-ce que ça peut foutre que les gens aient trouvé ça normal ?) – moi, j'ai eu l'impression de revoir toute mon histoire défiler devant les yeux, mon histoire avec Fred et Julien, c'est comme si mes pensées avaient été projetées sur la scène et s'étaient mises à parler pour raconter mon histoire et, en voyant tout ça – en voyant que c'est l'amour qui conduit Oreste au meurtre et au viol des droits des souverains, des ambassadeurs et des humains, que c'est l'amour qui conduit Hermione à commanditer l'assassinat de celui qu'elle aime, et que c'est encore l'amour qui pousse Pyrrhus au chantage, à profiter de sa position pour forcer celle qu'il aime à l'épouser, alors qu'il a assassiné son mari –, j'ai compris que ce que l'on décrit comme le plus beau des sentiments humains n'est qu'une SALOPERIE DE CANCER qui nous ronge de l'intérieur et nous pousse à faire les pires des choses ; l'amour que je portais à Fred, je l'avais sacralisé, comme celui qu'Hermione voue à Pyrrhus, et je pensais absurdement que je ne pouvais être heureuse qu'avec lui, alors que si j'avais regardé autour de moi, j'aurais vu que l'amour que Julien me portait était pur ainsi que nul autre, et j'aurais fui en Italie avec lui et on serait devenus amants et on aurait été heureux, mais pauvre petit chou, je l'ai tué, écrasé sur le bitume à cause de l'amour, de ce sentiment imbécile qui nous fait désirer par-dessus tout ce que l'on ne peut obtenir, comme Oreste, Hermione et Pyrrhus, qui finissent tous par se détruire parce qu'ils n'ont pas su trouver la bonne configuration, et en voyant ces acteurs se dédoubler et vivre sous mes yeux, comme si mes pensées avaient pris corps – « automatisme mental », disent les bouches filandreuses des blouses blanches –, en voyant mes pensées vivre sous mes yeux les tourments d'une insatisfaite passion, j'ai compris que l'amour était pour eux ce qu'est un *rubik's cube* pour un attardé mental : une chose impossible à résoudre, et quand j'ai dit cela à la blouse blanche qui m'accompagnait, elle a froncé sa bouche comme une vieille mandarine près d'un radiateur, son visage s'est illuminé comme si elle venait d'apercevoir l'océan, et elle m'a dit « l'acceptation de tes erreurs et la désacralisation de l'amour que tu portais à Fred est antithétique avec l'évolution chronique de ta psychose », et elle m'a expliqué que, même si *a priori* c'était impossible, j'étais peut-être une exception, que j'avais peut-être guéri, et même si je regrette d'avoir assassiné la seule créature qui m'ait jamais aimée, Julien, j'ai compris que l'amour que je portais à Fred n'était qu'une illusion créée par le fait qu'il se dérobe à mes désirs – qu'une illusion comme le sont les sentiments que voue Oreste à Hermione, ceux qu'éprouve Hermione pour Pyrrhus et ceux qui poussent Pyrrhus vers Andromaque –, et le poids terrible qui écrasait mon cœur dans ma poitrine s'est envolé, d'un coup, comme ça, ce poids qui me broyait les entrailles depuis des années, d'un coup envolé, ce poids lié, je crois, à l'impression de ne pouvoir être heureuse sans LUI et maintenant je sais que c'est justement sans lui que je serais heureuse, et ce soir, je crois que j'ai dépassé l'heure de mes cachets et je n'ai pas d'angoisse dans la poitrine.

[Sébastien Destandau]

L'importance de la lumière dans cette création universitaire est devenue évidente lors d'un filage technique qu'il m'a été donné d'apprécier. L'idée de faire parler un des acteurs silencieux de la pièce, le projecteur, est aussi une façon de rendre hommage à l'équipe qui travaille dans l'ombre : les ingénieurs techniques (son et lumière). Ils œuvrent autant que les comédiens et le metteur en scène au bon déroulement de la pièce. La montée en puissance de l'intensité dans l'écriture reflète l'énorme travail fourni par toute l'équipe sur cette création, mais aussi l'évolution de l'intrigue d'Andromaque.

La gloire dans l'éclat, l'opprobre dans l'éclipse

Aux premiers rayons de cette année 2016, une troupe fit naître à ma vue un éclat surprenant. Alimentés par une passion commune pour l'art de la scène, ces personnes allumèrent la flamme limpide de Racine sur les planches d'Antoine Vitez. La beauté des vers d'*Andromaque* et son adaptation épurée allaient de nouveau plonger le public dans des nimbes dignes des plus grandes interprétations de cette tragédie. J'ai été spectatrice et architecte de l'édification de ce monument radieux dont j'ai éclairé la première étincelle de vie, et dont je ferai briller le dernier spasme. Voici son histoire.

À l'aurore de cette réalisation, un homme flamboyant. Un metteur en scène qui eut la lumineuse idée de venir faire s'entrechoquer les alexandrins de Racine avec la simplicité des films d'Antonioni. Ce scintillement naissant allait faire miroiter sous mes yeux une lueur bleue, primitive, comme le symbole d'une émotion qui se transmet uniquement par son absence. La violence ne se dévoilait alors plus dans mon halo jaunâtre mais s'exprimait au son de la voix des comédiens.

Durant les premières semaines nous nous cherchâmes, les protagonistes et moi. La perspective nouvelle d'une expérience insolite nous avait jetés dans une zone d'ombre inconfortable, inconnue et effrayante. Mais je n'étais pas seule et eux non plus. Dans ma tâche, je fus animée par la volonté d'une brillante équipe d'ingénieurs qui œuvraient en chœur pour me faire resplendir un peu plus chaque jour. L'effet de ce rayonnement toucha aussi les interprètes et, du mystère de l'inédit, nous commençâmes à illuminer majestueusement le dessein de l'homme qui nous manœuvrait.

J'éclairais alors leurs déplacements et ils vinrent chercher la gloire dans mon éclat, l'opprobre dans mon éclipse. Ensemble nous entreprîmes d'enflammer la scène toute entière brûlant, des Racines les plus profondes jusqu'aux branches les plus hautes, l'arbre généalogique d'une mythologie immortelle. Les mille feux de ce bûcher brillèrent et j'en dirige aujourd'hui le triomphe comme un phare ouvrant la voie aux embarcations égarées. Sans moi, Andromaque, Pyrrhus, Hermione et Oreste ne sont que les noms de grandes figures de l'Histoire, mais dans mon auréole ils sont les figures et les ombres de comédiens qui écriront l'Histoire.

Ces héros ont monté de toutes pièces ce chef d'œuvre de la tragédie classique. Ils le porteront sous un nouveau jour pour en poursuivre la légende. Et l'honneur est mien de les accompagner toute cette semaine au cœur de la faculté de Lettres. Je suis la lumière qui embrase la passion et embrasse l'ardente volonté de tous les architectes de cette tragédie. Je suis l'ampoule du projecteur 37 éclairant la scène de biais depuis le plafond, et sur mes épaules flamboyantes repose une partie du succès de cette étincelante entreprise.

[Ulysse Ménard]

La production se concentre sur l'intrigue amoureuse de la pièce. Les passions sont exprimées au moyen des températures. Le texte joue sur les mots pour créer une connivence avec le lecteur/spectateur.

Chaud froid au palais

Si Cupidon avait appris à viser au lieu de batifoler, cette tragédie aurait sans doute pu être évitée. Cupidon insuffle l'amour et le désamour chez les personnages de Racine. Il tire ses flèches au hasard. Chaque figure d'*Andromaque* est touchée d'une flèche d'amour pour l'aimé et d'une flèche de désamour pour l'amant. Cupidon échoue à former des couples. Conséquence ? La passion dévore et déchire les personnages jusqu'à la mort.

Andromaque rend chaud bouillant Pyrrhus si bien qu'il consent à être le père du fils de sa bien-aimée et de son ennemi Hector. Mais Pyrrhus se retrouve dans un désert aride. Andromaque est aussi froide à ses avances que l'est la neige en hiver. Elle est dévouée corps et âme à feu son mari Hector. Pyrrhus s'attire les foudres d'Hermione en criant sur tous les toits son amour pour Andromaque.

Hermione brûle d'un amour ardent et démesuré pour Pyrrhus. Cela ne fait ni chaud ni froid à Pyrrhus. Hermione se prend un vent. La haine d'une femme est aussi incandescente que les flammes de l'Enfer. Hermione, tour à tour brûlante et glaciale, douce et brutale, adorable et cruelle, se joue d'Oreste pour allumer Pyrrhus. La vengeance est un plat qui se mange froid : elle réclame la mort de Pyrrhus.

Oreste, emporté par son amour fou, pense attendrir le cœur de la princesse en exauçant ses desiderata. Mais il ne voit que la face émergée de l'iceberg. Hermione réclame à cors et à cris la mort de Pyrrhus ? Erreur. Oreste exécute cet ordre ? Grosse erreur. L'échec est cuisant pour tous les deux. Caprice, fureur, aliénation ont eu raison d'Hermione. Oreste, baigné dans la douce chaleur de son adoration pour Hermione, subit un choc thermique lorsqu'il se retrouve seul sur la banquise où elle l'abandonne. L'orage gronde dans la tête d'Oreste après sa douche froide. La fièvre le saisit. La folie le gagne. Il se perd dans le froid de la nuit.

[Barbara Lenne]

Il s'agit ici de donner un point de vue extérieur aux événements, mais non pas aux personnages. Ainsi, un cheveu d'Asryanax se baladant entre les personnages principaux m'a semblé le plus juste. Il ne comprend pas ce qu'il se passe, mais ressent les sentiments et les émotions de chaque personnage.

Tragédie capillaire

Que fais-je donc là sur l'épaule de ma mère ? Ne devrais-je pas être sur ma tête, comme tout cheveu ? Et pourtant, je me balade librement on dirait. Mais c'est une sensation agréable, je sens une puissante force m'emplit : l'amour. L'épaule de ma mère est nue mais elle porte une longue robe noire, sans chaussures ni artifices. Me vient alors un profond sentiment de tristesse. Je ressens ce que vit Andromaque, la peur de me perdre, moi, Asryanax, son unique enfant. Je suis l'héritier d'un homme qu'elle aime toujours malgré la barrière de la mort. Je sens également une profonde colère contre un homme en particulier. Une colère forte et une véritable combativité sont en elle. Un homme fait d'ailleurs irruption. Quand ma mère se tourne, cette colère redouble d'ardeur. L'homme s'approche et se colle à elle.

Je me retrouve alors sur sa chemise noire, sous son caban, noir aussi. Il s'appelle Pyrrhus et je sens chez lui une gloire passée, un père célèbre mais décédé. Ce passé m'effraie et me montre le mien : une ville en flammes, des corps meurtris et mon père, Hector, mort. Pyrrhus m'effraie d'autant plus. Et pourtant, je sens en lui une immense peine, une peine d'amour. On dirait qu'il cherche l'amour de ma mère. Je sens un lui un sentiment contradictoire, à la fois un goût du sang et un profond courroux, mais en même temps, une grande solitude et la quête d'un amour impossible. Une autre femme arrive. Elle est très belle mais mon hôte ne semble guère intéressé par elle. Alors qu'il l'étreint, sans véritables sentiments, sa main me fait glisser sur la robe couleur saumon de la femme.

Elle s'appelle Hermione et se trouve être une princesse. Sa beauté est grande et sa passion l'est tout autant. Elle aime Pyrrhus, d'une flamme qui brûle éperdument et qui ne semble pouvoir s'éteindre. Ses chaussures à talons noirs claquent dans le silence de la pièce. Pyrrhus vient de lui apprendre une grande nouvelle et la joie emplit son corps. Une couronne de fleurs est posée sur sa tête et Hermione tourne sur elle-même. Jamais elle n'a été aussi heureuse. Je suis sur sa robe, et ces sentiments radieux me font du bien. Un nouvel homme fait irruption et la joie d'Hermione semble un peu faiblir. Puis à l'annonce de ce qu'il lui dit, tout disparaît. La passion fait place à la folie, de l'amour à la haine il n'y a qu'un pas. Mon hôte prend l'homme dans ses bras.

Je glisse alors sur la manche de cet homme dont les yeux sont emplis de passion. Une passion bouillonnante attisée par les beaux yeux d'Hermione. Il est habillé d'un trench-coat noir, d'un pantalon noir et d'une paire de chaussures noires. Sa tenue m'évoque étrangement Pyrrhus et je me rappelle ainsi qu'ils sont rivaux. Il s'appelle Oreste, il est le fils de l'illustre Agamemnon. Sa passion amoureuse est mêlée d'envie. Il sait Hermione promise à son rival Pyrrhus mais il la voudrait pour lui. La rage d'Hermione emplit alors son cœur et il promet de la venger. La peur du mariage ayant laissé place à un cœur brisé, il va chercher son épée pour crier vengeance.

De retour, une profonde folie l'envahit. Le corps d'Oreste plonge sur le sol et moi avec. Oreste parti, je me retrouve seul sur ce sol froid. Je me mets à imaginer le destin de mon hôte d'origine, Asryanax. Victime passive de ces événements. Son futur semble lié à ce qui vient de se passer. Perdu entre amour et haine, passion et rage. Les larmes et le sang seront son destin.

[Hugo Gaillard]

Je viens d'assister à une représentation d'Andromaque, tragédie de Racine. Je suis outrée par ces démêlés amoureux qui finissent dans la mort et la folie. J'écris alors une lettre à Zeus pour lui demander des comptes

Ô Zeus, Dieu du ciel et maître de la destinée,

Je suis outrée. Oui, je répète, outrée. Pourquoi me diras-tu ? Eh bien, voilà : je sors tout juste du théâtre antique où j'ai assisté à une représentation d'*Andromaque* dans laquelle amour et haine tiennent la vedette. Ces passions sont tellement en haut de l'affiche que les personnages sont réduits à l'état de pantins, de malheureuses marionnettes. Aussi Zeus, je décide d'en référer à toi, Dieu suprême, d'autant plus qu'il s'agit de ta descendance. Tu es confortablement installé sur ton Mont Olympe, ignores-tu ce qui se déroule sous tes yeux ? Je ne ferai pas offense à ta vue foudroyante, mais serais-tu aveugle ? Ne vois-tu pas le jeu funeste auquel se livrent les tiens ? Tu les observes se déchirer, se quereller, s'entretuer, et pourtant tu ne fais rien. Mais à quoi joues-tu ? Agite donc ta foudre et mets fin à cette tuerie !

Peut-être as-tu besoin d'un bref aperçu des événements. En Épire, comme ailleurs, l'amour dicte les comportements et transcende les passions. Une tornade enflammée et haineuse s'abat sur l'Épire. Au centre de ce polygone amoureux, Andromaque, veuve d'Hector et mère d'Astyanax, captive de Pyrrhus. Il la détient, il la hait, pourtant il l'aime à en mourir. Mais Pyrrhus est promis à Hermione. Elle lui voue un amour au-delà de la raison, un amour non partagé. Il pourrait être son bonheur mais il est son malheur. Alors Hermione se tourne vers Oreste, amoureux transi et naïf. Résultat des courses : Hermione, folle de jalousie, demande à Oreste de la venger. Pyrrhus meurt ! Hermione se suicide ! Et Oreste ? Le pauvre amoureux se retrouve seul et plonge dans la folie ! Tout cela au nom de quoi ? De l'amour ! Alors qu'il doit être synonyme de douceur, aussi acidulé qu'un bonbon, il se retrouve être un jeu à sens unique dans lequel il n'y a aucun vainqueur, uniquement des perdants. En amour, comme à la guerre, tous les coups sont permis. Vengeance, chantage, trahison, manipulation, lâcheté. Rien ne peut arrêter un cœur emprisonné, désespérément voué à l'adoration d'un autre. Même les consciences et conseillers échouent dans leurs missions. Je t'imagine bien, avec ta barbe grisonnante, sourire devant ce triste spectacle où la folie amoureuse habite les personnages, emportés par une vague d'émotions qui les dépossèdent corps et âme. Tu assistes à leur perte, sous le poids oppressant d'une destinée, d'une fatalité contre lesquelles les Hommes n'ont aucun pouvoir. Oui. Aimer jusqu'à haïr. Aimer jusqu'à tuer. Aimer jusqu'à mourir. Entre amour et haine, la frontière est si fine et la tentation si forte.

Je me suis demandé pourquoi tu laissais les tiens souffrir à ce point. Après moult tergiversations, j'en viens à une conclusion : sais-tu au moins comment lutter contre ce sentiment ravageur ? Faut-il céder ? Abandonner sa propre vertu ? Se laisser sombrer dans la folie ? Tu as beau réfléchir, je pense que tu n'as pas la réponse. Tu as toi-même cédé à tes pulsions. La raison est simple : l'amour est un mystère. Il choisit ses cibles. Il s'abat sur elles sans qu'elles ne l'aient voulu, telle la misère sur le monde. Non, l'amour n'est pas un choix. L'amour est une fatalité contre laquelle l'Homme n'a pas les moyens de lutter. Hier déjà, aujourd'hui encore et demain... Qui sait ? Mais ça ne me suffit pas.

Ô Zeus, Dieu vénéré, j'attends ta réponse avec grande impatience. J'ose espérer que tu sauras éclairer ma lanterne. Sinon, sois-en assuré, j'en aviserai les instances supérieures, l'Ordre des Dieux.

Je te prie de croire en ma plus profonde considération et dévotion éternelle.

[Sossé Oumédian]

L'impression qui se dégage de la pièce est que les personnages ont beau être entourés et interagir les uns avec les autres, au final ils se retrouvent tout seuls face à leurs choix. Comme le spectateur qui décide d'aller voir la pièce et qui s'interroge sur ce qu'il fait dans cette salle. Le personnage, comme le spectateur, devient un schizophrène, il se dédouble pour pouvoir se parler à lui-même et prendre de la distance sur ses choix.

La plainte du schizophrène Ou comment être seul au beau milieu d'une foule

Le théâtre est plongé dans l'ombre, je ne vois rien au-delà de la porte, je suis perdu devant cette issue qui donne sur le néant. Il fait trop sombre là-dedans, je ne veux pas y entrer. L'hésitation est là, bien présente. Je peux la sentir, presque la toucher. Je vacille un peu sur mes pieds, je me retourne, je m'en vais. Non, finalement, je ne vais pas y aller. Ou peut-être que si. Je ne sais pas, je ne sais plus. Je me force un peu puis je m'élance. Ça y est, je suis décidé. Je vais franchir la porte du théâtre. Emporté par la foule, je profite du fait que d'autres m'entourent et passent aussi l'entrée pour rassembler mon courage. Et là, moi, un spectateur parmi d'autres, je me retrouve seul face à l'immensité du vide de la scène.

Encore un dilemme, une hésitation. Quelle place choisir ? Pas au premier rang, non, c'est trop près de la scène. Je ne veux pas qu'on puisse m'interpeller. Un peu plus haut alors ? Ici ce sera bien. Finalement, je trouve qu'il ne fait pas si noir que ça dans le théâtre. La scène et les gradins sont légèrement éclairés. Suffisamment du moins pour que l'on voie où on pose les pieds.

Une hésitation. Est-ce que j'ai encore le temps de partir ? Je regarde à gauche, puis à droite. Et puis zut, non, je n'ai plus le temps, les acteurs arrivent sur scène. Les lumières des gradins s'éteignent et la scène s'illumine.

Je me demande pourquoi je suis là et ce que je vais voir ? Ah oui, c'est vrai, c'est pour une pièce de théâtre. C'est une tragédie. Autant ma situation que la pièce. Chut, ça commence.

Je vois les personnages s'agiter sur scène. Ils se débattent avec tous leurs sentiments et leur passé. La violence des paroles et des actes les isole petit à petit. On peut presque les voir se dédoubler sur scène, comme si leur esprit prenait forme juste à côté d'eux, sur le bord de la scène et qu'on pouvait réellement entendre ce qu'ils pensent.

Finalement, peut-être que mon tumulte est aussi celui d'Andromaque. Elle non plus ne sait plus que choisir. Arrachée à son mari, enlevée à son enfant, elle se retrouve seule face à son bourreau. Larguée en Épire où elle doit subir les assiduités de l'homme qui a décimé sa famille, elle doit aussi faire face à la jalousie de sa rivale. Elle aussi hésite. Doit-elle résister à celui qui l'a déjà tant fait souffrir ou doit-elle succomber pour sauver l'unique trésor qu'il lui reste de son ancienne existence ? Sa rivale, tant envieuse, peut-elle vraiment vouloir sa place ? Elle aussi vacille sur ses pieds et ses résolutions.

Tiens, Hermione aussi est seule. Entourée de tous ses Grecs et de Cléone, elle ne peut que constater que tout le monde la fuit et l'abandonne. Elle est seule au beau milieu d'une foule de gens. Elle abhorre Andromaque qui lui ravit celui qu'elle aime. Elle hait Pyrrhus qui la délaisse pour une esclave. Elle refuse Oreste qui dit l'aimer. Heureusement, Cléone est là, Cléone sera toujours là, alors elle reste auprès d'elle.

Ces deux femmes, poussées aux confins de la folie, presque de la schizophrénie, par les aléas de la vie, se dédoublent sur scène. Elles sont seules, mais elles sont deux, elles sont duales.

Comme le spectateur que je suis. Je suis là, mais mon esprit s'égaré, lui n'est pas là. Nous sommes deux, moi et moi. Finalement, je suis comme elles. Je suis au milieu d'une foule, mais je suis seul.

Pyrrhus, roi, parricide, est entouré de sa garde et de son fidèle suivant, Phoenix. Il meurt seul sous les coups d'une foule en délire.

Oreste est, sans conteste, le plus seul de tous les personnages. Il finit seul, sans roi, sans amis, sans amours.

Ça y est la pièce est terminée. Les lumières se rallument et je cligne des yeux. Mon voisin de gradin s'est déjà levé. Autour de moi les spectateurs ont déjà commencé leur procession vers la sortie. Les acteurs ont déserté la scène. Si je n'y prends pas garde, je vais encore rester tout seul.

[Roselyne M.]

À la manière de Péric.

Je me souviens des spectateurs assis sur des gradins surplombant chaque côté de la scène.

Je me souviens qu'au sol des traits blancs reliaient des noms, dessinant une généalogie symétrique aux racines divines.

Je me souviens des acteurs qui disaient et interprétaient les vers. Ils se dédoublaient dans les actes, dans les murs sombres de cette scène de théâtre.

Je me souviens que des ombres planaient sur les personnages. Elles enrobaient les profils troubles des filiations, des êtres manquants. Elles assombrissaient la scène de désespoir.

Je me souviens que ce qui fut n'est plus, que ce que chacun voudrait ne sera pas.

Je me souviens qu'être *esclave de*, *prisonnier de* ou *dépendre de*, demandait aux personnages des concessions intolérables.

Je me souviens des pressions qu'ils subissaient et se faisaient subir.

Je me souviens d'Hermione gisant à terre et de son double égrenant sa voix dans les résonances d'un micro.

Je me souviens d'un fond sonore de basses profondes et de cliquetis aigus qui se répandaient dans l'air vicié, crépusculaire.

Je me souviens des gargouillis de mon ventre et des coups de pied dans la tête des gradins.

Je me souviens des sièges et de douleurs dans les reins.

Je me souviens des comédiens qui marchaient l'un vers l'autre, leurs visages modelés par des faisceaux de lumière.

Je me souviens des couleurs pâles des vêtements des spectateurs disparus dans l'ombre et des costumes sombres des comédiens.

Je me souviens des pas d'Hermione qui tapait sur le sol, du « bak » de ses chaussures qu'elle lâcha à terre.

Je me souviens de Pylade, de Cléone, de Céphise. Ami et confidentes. Désolés et peïnés.

Je me souviens d'Hermione accablant Oreste. De leurs rages désespérées.

Je me souviens des bruissements des déplacements sur la scène, des toussotements dans les tribunes.

Je me souviens des comédiens qui allaient et venaient sur la scène, s'arrêtant soudain à l'un de ses angles puis repartant pour se retourner vers les gradins.

Je me souviens de leurs silences pendant les tirades, de leurs façons de scander les vers.

Je me souviens de la fille d'Hélène, du fils d'Agamemnon, du mari d'Andromaque et de la veuve d'Hector.

Je ne me souviens pas d'Astyanax, mais j'en ai entendu parler.

[Christophe Delahaye]

LE QUATUOR AMOUREUX FAIT COULER DU SANG.

Les cris et les coups fusent de tous les côtés. Ce n'est pas un mariage que la foule célèbre, c'est une mort tragique et imminente. Des hommes assaillent le palais. Un visage, balafé par les mains des grecs, vient frapper le bord de l'autel une dernière fois. Le corps tombe à terre et une vague de sang prend possession de l'être gisant. Ses yeux pleins de larmes lancent un dernier regard au plafond du palais dans lequel il était roi. Pyrrhus vient de s'éteindre. Nous sommes en 1180 avant J-C. Vengeance, amour, trahison ? Quelle est l'origine d'une telle barbarie ?

Pyrrhus et Hermione sont promis l'un à l'autre. À l'aube de leurs vingt ans, les jeunes tourtereaux ont tout pour eux : la beauté, l'amour et le pouvoir. Mais l'idylle parfaite s'apprête à virer au cauchemar... Pyrrhus nourrit très vite des sentiments pour une certaine Andromaque. La douceur de la jeune femme le touche.

Andromaque ne cède pas facilement aux avances de Pyrrhus. Elle connaît son passé de tyran et le sait lié à Hermione. Épris d'Andromaque, Pyrrhus use de tous ses charmes pour la conquérir : un père pour son fils et un époux aimant, voilà ce que promet le jeune roi à la jeune veuve.

Mais ce qui devait arriver, arrive : Hermione apprend, de la bouche de sa confidente Cléone, les infidélités de Pyrrhus.

Je l'ai vu vers le temple, où son hymen s'apprête,

Mener en conquérant sa nouvelle conquête.

Il n'en faut pas plus pour la faire sortir de ses gonds.

Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?

Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !

Comment Hermione peut-elle être si lâchement abandonnée ? Elle, si belle et si fidèle. Comment cet horrible Pyrrhus peut-il céder aux attraites d'une modeste troyenne ?

Et puis qu'attend-il, ce craintif, pour venir le lui dire en face ?

Dévastée, Hermione profite de la visite d'un vieil ami, Oreste, pour mettre en place un plan machiavélique. Le jeune homme est éperdument amoureux d'Hermione, et ce depuis des années, mais elle ne lui a jamais porté le moindre regard. Alors, dans sa tête, elle s' imagine une vengeance des plus méticuleusement organisées. Elle fait croire à Oreste, une possible union entre eux, en échange de l'assassinat de Pyrrhus. La folie s'empare de la malheureuse.

Aveuglé par cet amour qu'il pensait impossible, le pauvre Oreste s'apprête à commettre l'irréparable...

Au même moment, Pyrrhus est pris de remords. Il n'aime plus Hermione, soit, mais il doit le lui dire en face. D'autant que les noces avec Andromaque sont programmées le lendemain matin. Il est loin de se douter qu'Hermione est au courant de ses infidélités et que, dans quelques heures, ses excuses auront été vaines...

1176 avant J-C, l'acropole est bondée. L'ecclésiaste s'est réunie. 40 000 citoyens sont venus assister au procès d'Oreste. Oreste regarde la foule, certains l'acclament, d'autres l'injurient. Pylade est là lui aussi. *Tu m'auras soutenu jusqu'au bout mon fidèle ami.* Le vote a lieu, mais Oreste ne l'entend pas. Ostracisé ou non, il mourra dans ce monde où il vaut mieux une vie courte et glorieuse qu'une vie longue et monotone.

[Maëva Zabner]

Le genre rédactionnel que j'ai choisi pour écrire sur Andromaque est le fait divers. Dans un genre journalistique proche de celui que l'on peut lire dans Le Nouveau Détective, j'ai décrit les causes de la mort de Pyrrhus. J'ai omis certains éléments de la pièce pour concentrer le fait divers sur la vengeance d'une femme trompée : ici, Hermione. Certains éléments sont exagérés, modifiés, pour créer un effet caricatural.